

Regard sur la
littérature
acadienne
(1972-2012)

DAVID LONERGAN

Prise
de parole

Éditions Prise de parole
205-109, rue Elm
Sudbury (Ontario)
Canada P3C 1T4
www.prisedeparole.ca

La collection « Agora » publie des études en sciences humaines sur la francophonie, en privilégiant une perspective canadienne.

Nous remercions le gouvernement du Canada, le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts de l'Ontario et la Ville du Grand Sudbury de leur appui financier.

Canada



ONTARIO ARTS COUNCIL
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO
an Ontario government agency
un organisme du gouvernement de l'Ontario

 Sudbury Grand



Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts

Regard sur la littérature
acadienne
(1972-2012)

DU MÊME AUTEUR

- Théâtre l'Escaouette, 1977-2012. La petite histoire d'une grande compagnie de théâtre*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2015.
- Acadie 1972. Naissance de la modernité acadienne*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2013.
- Paroles d'Acadie. Anthologie de la littérature acadienne (1958-2009)*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2010.
- Françoise Bujold, À toi qui n'es pas né au bord de l'eau*, textes présentés et établis par David Lonergan, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2010.
- Tintamarre. Chroniques de littérature dans l'Acadie d'aujourd'hui*, Sudbury, Éditions Prise de parole, coll. «Agora», 2008, prix Antonine-Maillet/Acadie Vie 2008.
- L'homme qui était sans couleurs*, Moncton, Éditions Bouton d'or Acadie, 2003.
- La création à cœur: l'histoire du théâtre l'Escaouette*, Tracadie-Sheila, Éditions de la Grande Marée, 2000. (Épuisé)
- Paroles de l'Est, anthologie de la littérature de l'Est du Québec*, Rimouski, Éditeq, 1993. (Épuisé)
- La Bolduc, la vie de Mary Travers*, Montréal, Triptyque/Isaac-Dion Éditeur, 1992.
- L'été des carcasses*, Sainte-Anne-des-Monts, Isaac-Dion Éditeur, 1991.
- Blanche*, Montréal, Guérin Littérature, 1989. (Épuisé)
- L'anthologie de Blanche Lamontagne-Beauregard*, essai biographique, choix de textes et bibliographie complète, Montréal, Guérin Littérature, 1989. (Épuisé)
- Les otages*, Rimouski, Éditeq, 1987, prix littéraire des Associés. (Épuisé)
- Sortie de secours*, avec le Théâtre Petit à Petit, Montréal, VLB éditeur, 1987.

Regard sur la littérature
acadienne
(1972-2012)

DAVID LONERGAN

COLLECTION AGORA
Éditions Prise de parole
Sudbury 2018

Œuvre en première de couverture et conception de la couverture: Olivier Lasser

Édition: denise truax

Révision linguistique: Eva Lavergne et denise truax

Révision du contenu: Pénélope Cormier et Andrée Mélissa Ferron

Infographie: Camille Contré

Correction d'épreuves: Maude Bourassa Francoeur et Camille Contré

Tous droits de traduction, de reproduction

et d'adaptation réservés pour tous pays.

Imprimé au Canada.

Copyright © Ottawa, 2018

Diffusion au Canada: Dimedia

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Loneragan, David, auteur

Regard sur la littérature acadienne (1972-2012)/David Loneragan.

(Agora)

Comprend des références bibliographiques.

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-89423-947-6 (couverture souple).

– ISBN 978-2-89423-786-1 (PDF).

– ISBN 978-2-89744-043-5 (EPUB)

1. Littérature acadienne–20^e siècle–Histoire et critique. 2. Littérature acadienne–21^e siècle–Histoire et critique. I. Titre. II. Collection: Collection Agora (Sudbury, Ont.)

PS8131.M3L65 2017

C840.9'9715

C2017-905936-X

C2017-905937-8

À Marguerite Maillet
À Herménégilde Chiasson

REMERCIEMENTS

Si l'écriture est une aventure solitaire, tel n'est pas le cas de l'écriture d'un livre qui se fonde sur la recherche.

Entre le 26 octobre 1994 et le 15 juin 2013, *L'Acadie Nouvelle* m'a permis de publier 1 108 chroniques dont un bon nombre traitait de littérature. Là est l'origine du présent projet.

Au fil des ans, les maisons d'édition m'ont fourni les livres. Les Éditions d'Acadie et les Éditions Perce-Neige ont été particulièrement importantes pour ma recherche en ce qu'elles m'ont offert un exemplaire de chacun des titres qu'elles avaient publié depuis leur fondation.

Les auteurs de ces livres ont aussi discuté avec moi et je pourrais remercier tous ceux et celles qui s'y sont prêtés. «Faire» de la critique comme je la pratiquais dans *L'Acadie Nouvelle* impliquait un échange sur mes textes aussi bien avec les auteurs qu'avec les lecteurs.

Les universitaires ont également joué un grand rôle dans ma réflexion et dans l'articulation de ma pensée. Certains m'ont marqué plus que d'autres: James de Finney, Raoul Boudreau, Marie-Linda Lord et Marguerite Maillet.

Je remercie Eva Lavergne pour sa révision du texte, de même que Pénélope Cormier et Andrée Mélissa Ferron pour leurs commentaires.

Je remercie enfin Denise Truax, Stéphane Cormier et toute l'équipe des Éditions Prise de parole pour leur passion et leur appui.

En 2012, le Conseil des arts du Nouveau-Brunswick m'a accordé une Bourse A, qui a grandement facilité la rédaction de cet ouvrage.

AVANT-PROPOS

Une rivière en forme de coude qui se rappelle qu'elle a déjà été beaucoup plus vivante, beaucoup plus joyeuse, mais qui, lentement – trop lentement –, tente de revivre. Une tour qui se dresse pour afficher ses deux lunes à l'effigie de son propriétaire, Bell Aliant. Une cathédrale catholique qui domine orgueilleusement une multitude de petites églises protestantes, mais qui a besoin de l'aide financière de ses ouailles (pratiquantes ou non) pour espérer durer. Un immeuble rectangulaire qui se prend pour un gratte-ciel dans une ville où les bâtiments ne dépassent guère les trois étages et qui affiche fièrement son origine acadienne. Une ville de province, une ville où la Main ne s'anime que les vendredis et samedis soir. Une ville sans côte où l'on se promène à vélo sans trop craindre les automobiles. Une ville qui résonne en anglais, mais qui vibre en français. Ainsi est Moncton, Nouveau-Brunswick, Canada.

Curieuse ville en vérité, qui abrite sous ses dehors *canadian* la vitalité acadienne. Curieuse idée que d'avoir installé sur la seule maigre colline de la ville une université francophone et d'avoir donné à cette institution le nom de la ville, qui est aussi le nom du conquérant anglais.

Ainsi vont les Acadiens: déterminés et têtus mais silencieux et insaisissables. On n'échappe pas à une déportation en vain. On s'en souvient. On en garde des séquelles. On s'installe. On se construit un espace dans l'espace qui reste. On semble se fondre dans l'air ambiant. On ne brandit pas – ou plus, ou presque

jamais – de pancartes contestataires et extrémistes. On ne *feele* pas provocateur. Non. Mais on peint les poteaux de téléphone de la compagnie anglophone aux couleurs du drapeau. Tous les poteaux. On colle des affiches dans ses fenêtres. On s'éduque. On garde son français, on laisse aller – un peu, beaucoup – sa foi. On développe ses institutions. On est dans la résistance, dans la persistance.

Et puis, tout d'un coup semble-t-il, on ouvre les rideaux, on sort sur le perron, on chante à tue-tête de vieux et de nouveaux chants. On exprime une modernité. On regarde devant sans cracher sur l'ancien temps, avec juste ce qu'il faut de colère retenue, histoire de ne pas oublier l'Histoire.

En écrivant «Acadie», j'ai une image territoriale qui me vient de mon expérience au Nouveau-Brunswick et qui a été nourrie par de nombreuses discussions, en particulier avec Herménégilde Chiasson: «Tout mon travail ici gravite autour de l'aménagement d'un territoire qui, dans mon esprit, n'a pas besoin d'une clôture à haute tension pour exister», écrit-il dans *Triptyque*, un essai inédit daté du 8 septembre 1992. Il ajoute: «Il nous restait à écrire le présent puisque le passé l'avait été. Notre projet littéraire allait se concentrer sur le réel, dont le territoire formait une composante inévitable.» Sans jamais l'affirmer ouvertement, il est clair que ce territoire se situe au sein du Nouveau-Brunswick. Ce qui ne nie pas l'existence d'autres régions acadiennes de l'Atlantique, mais constate que si espoir il y a, il dépend de la dynamique des Acadiens du Nouveau-Brunswick. Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'il existe un mouvement voulant que tous les francophones de la province soient acadiens, peu importe leur origine ethnique.

Pour certains, l'Acadie est là où il y a un Acadien. Pour d'autres, elle s'incarne dans certaines régions de la Nouvelle-Écosse, de l'Île-du-Prince-Édouard, de Terre-Neuve, voire des Îles-de-la-Madeleine, de la Gaspésie ou encore dans ce que certains appellent les «petites Cadies» éparpillées dans différents coins du Québec. Si la situation démographique est fragile en Nouvelle-Écosse, à l'Île-du-Prince-Édouard et à Terre-Neuve, elle semble bonne ou pas si mauvaise au Nouveau-Brunswick.

Un regard sur le recensement canadien de 2011 permet de remarquer qu'au Nouveau-Brunswick 31,6% de la population déclare le français comme langue maternelle, contre 3,4% en Nouvelle-Écosse, 3,8% à l'Île-du-Prince-Édouard et 0,5% à Terre-Neuve-et-Labrador.

Au Nouveau-Brunswick, la Péninsule acadienne est un véritable bastion acadien tandis que le Madawaska est une zone franche – ou presque – brayonne. De plus, l'Acadie court le long de la baie des Chaleurs puis longe la mer du nord au sud de la province, et la rivière Petitcodiac sépare les anglophones, à l'ouest, des Acadiens de la vallée de la Renaissance memramcookienne, à l'est. Si Parlee Beach, la célèbre plage de Shédiac, s'affiche en anglais, elle se chante en français. Et certains persistent encore à appeler le détroit de Northumberland «la mer Rouge».

C'est pour ces raisons – démographiques et linguistiques – que mon propos se centre sur les écrivains de l'Acadie du Nouveau-Brunswick et leurs institutions, en y intégrant toutefois les principaux écrivains des autres provinces atlantiques.

Du point de vue de l'espace, il y avait jusque dans les années 1990 trois types d'écrivains acadiens: ceux qui vivaient et publiaient «à l'extérieur», ceux qui vivaient à l'extérieur et publiaient en Acadie, et ceux qui vivaient et publiaient en Acadie. Le rapport à l'espace était lourd de sens et a longtemps créé des tensions entre les individus: la communauté littéraire étant restreinte, les relations étaient très «villageoises». Aujourd'hui, la situation a changé et les écrivains passent d'une catégorie à l'autre sans que cela suscite de réaction. Les changements dans les moyens de communication y sont pour quelque chose – tout comme la faillite des Éditions d'Acadie, en 2000, qui a contraint plusieurs écrivains, en particulier ceux qui vivaient et étaient publiés en Acadie, à se tourner vers l'Ontario et le Québec –, mais la principale cause est la richesse et la diversité de la production littéraire néobrunswickoise.

Mon intérêt pour l'Acadie est apparu en 1994, alors que ma conjointe et moi avons décidé de retourner aux études. Elle, pour un baccalauréat en arts visuels, moi, pour une maîtrise – et pourquoi pas un doctorat – en littérature. Retour tardif puisque

je venais de fêter mes 50 ans et elle, ses 39 ans. Pourquoi Moncton alors que nous étions installés en Gaspésie? Tout simplement parce que l'université y offre les diplômes que nous préparions et parce que Moncton est située à proximité de la mer. L'Université du Québec à Rimouski nous attirait, mais elle n'offrait pas de baccalauréat en arts visuels. Avec nos deux enfants, nous nous y sommes installés pour trois ans, durée prévue du baccalauréat de ma conjointe, et y sommes demeurés 20 ans. Nous sommes désormais de retour en Gaspésie, mais sans les enfants qui, devenus grands, ont fait de l'Acadie leur pays. Ainsi va la vie.

Ma thèse de maîtrise portait sur les pièces radiophoniques de l'artiste et poète gaspésienne Françoise Bujold, elle-même d'origine acadienne. J'avais publié des ouvrages sur Blanche Lamontagne-Beauregard et sur Mary Travers-Bolduc, deux autres Gaspésiennes célèbres. Je m'intéressais à ce que j'appelle encore la «littérature du golfe du Saint-Laurent». J'avais publié une anthologie sur la littérature du Bas-Saint-Laurent, de la Gaspésie et de la Côte-Nord. Il me restait à découvrir celle de l'Acadie, dont je ne connaissais que quelques auteurs.

Ma maîtrise à peine soutenue (les Éditions Trois-Pistoles l'ont publiée sous le titre *Françoise Bujold, À toi qui n'es pas né au bord de l'eau*, 2010), mes professeurs m'avaient «orienté» vers le «phénomène de la littérature» acadienne (comme le titre de l'ouvrage de Clément Moisan). Orientation qui coïncidait avec la chronique que je tenais depuis novembre 1994 dans le quotidien *L'Acadie Nouvelle*. Cette chronique commentait la production culturelle acadienne: le hasard avait fait de moi *le* critique acadien, rôle que j'ai tenu jusqu'à la décision de la direction du journal d'y mettre fin à l'été 2013, tout simplement parce qu'elle n'intéressait que 10% des lecteurs. J'aurai eu le temps d'écrire plus de 1 100 critiques et de remporter à deux reprises (1999 et 2012) le prix Éloizes pour la meilleure couverture artistique. Bien sûr, d'autres écrivaient sur la littérature acadienne, mais dans des revues universitaires ou spécialisées (*Lettres québécoises*, *Nuit blanche* ou *Liaison*), alors que j'écrivais dans l'unique

quotidien acadien. D'où l'impression que les lecteurs de *L'Acadie Nouvelle* avaient de mon unicité.

J'ai finalement abandonné le doctorat après avoir suivi les cours et passé les examens de synthèse, tout en continuant à publier sur la littérature acadienne. C'est ainsi qu'ont paru aux Éditions Prise de parole *Tintamarre, chroniques de littérature dans l'Acadie d'aujourd'hui* (2008), *Paroles d'Acadie, anthologie de la littérature acadienne (1958-2009)* (2010) – ouvrage complémentaire à celui-ci –, *Acadie 72, naissance de la modernité acadienne* (2013) et *Théâtre l'Escaouette, 1977-2012* (2014), ainsi que différents articles dans des revues universitaires ou spécialisées.

Le présent ouvrage est le premier, depuis l'*Histoire de la littérature acadienne* de Marguerite Maillet publié en 1983 aux Éditions d'Acadie, à présenter un regard sur l'ensemble des œuvres littéraires acadiennes postérieures à 1972. En fait, le corpus de Maillet va principalement de 1604 à 1958. Une dernière partie, qu'elle a nommée « Regards sur la littérature acadienne depuis 1958 », présente en moins de 20 pages la période de 1958 à 1980.

En 2012, les Éditions Prise de parole ont publié le *Dictionnaire des œuvres littéraires de l'Acadie des Maritimes (XX^e siècle)*, sous la direction de Janine Gallant et Maurice Raymond, qui présente une bonne sélection d'œuvres selon un classement alphabétique, dont le corpus s'arrête en 2000. Or, la période 2000-2012 correspond à près de 50% de mon ouvrage. C'est dire la vitalité et la richesse de la production depuis l'an 2000!

Le titre du présent ouvrage n'est pas le fruit du hasard puisque je le dédie à Marguerite Maillet: il s'inscrit en continuité avec la dernière partie de son *Histoire*. De plus, je considère que *Regard sur la littérature acadienne* exprime au mieux mon intention, qui est de présenter mon point de vue sur les auteurs et leurs œuvres: le journaliste chroniqueur que je suis a pris la parole. Certes, la sélection des auteurs tient compte dans une large mesure de l'opinion des commentateurs, professeurs, chercheurs que ce sujet intéresse; après tout, ce sont ces essayistes qui m'ont fait découvrir cette littérature et en apprécier la richesse.

S'il fallait le définir en un mot, je dirais que cet ouvrage est une courtepointe, un ensemble de vignettes tissées ensemble. Il est divisé en quatre périodes temporelles, chacune à son tour découpée en quatre sections: la poésie; le roman (avec la nouvelle et le conte); la littérature jeunesse; le théâtre. Plusieurs auteurs reviennent donc d'une période à l'autre et peuvent également être présentés dans différentes sections.

Je centre ce travail sur les œuvres tout en donnant quelques indications biographiques. Comme je suis un journaliste plus qu'un universitaire, j'ai eu l'idée de vous inviter à m'accompagner dans ce voyage, qui, je l'espère, vous fera découvrir des auteurs et des œuvres.

Malheureusement, hormis un petit noyau dur, peu d'Acadiens connaissent leur littérature. Chaque année, je demandais à mes étudiants en journalisme à l'Université de Moncton, où j'ai enseigné durant une quinzaine d'années, de me nommer les auteurs acadiens dont ils avaient lu au moins une œuvre ou dont ils avaient entendu parler. Le résultat me désolait: c'est à peine s'ils nommaient Antonine Maillet, Herménégilde Chiasson, Gérald Leblanc, trois noms suivis d'un long silence que parfois Dyane Léger, Léonard Forest, Fredric Gary Comeau, Serge Patrice Thibodeau, Guy Arsenault, Raymond Guy LeBlanc, France Daigle venaient rompre. Quant aux lectures... elles étaient rares. Il est vrai qu'il s'agissait d'étudiants de première ou de deuxième année. Je ne pouvais qu'espérer que les années suivantes les introduiraient à leur littérature. La situation était tout autre dans le domaine de la chanson: ils connaissaient, écoutaient, allaient voir de nombreux artistes. Il est vrai que tant Radio-Canada Acadie que les radios communautaires ou privées leur font une belle place dans leur programmation.

Cela dit, cet ouvrage s'adresse à tous et à toutes, qu'ils soient acadiens ou non. J'espère qu'il saura se faufiler dans les salles de classe, apportant un (certain) éclairage sur une parole qui, pour être née dans «l'exiguïté» (comme l'écrit François Paré), n'en rayonne pas moins.

1. 1972 À 1978: UN CRI DE TERRE EN ACADIE

INTRODUCTION

Les années 1960 et 1970 sont celles des transformations sociales en Acadie comme partout au Canada et dans le monde.

Au Nouveau-Brunswick, le changement commence avec l'élection, en 1960, du Parti libéral dirigé par Louis Joseph Robichaud. Celui-ci lance le programme « Chances égales pour tous » destiné à corriger l'écart entre les riches et les pauvres, qu'ils soient anglophones ou francophones. Déterminé à favoriser l'égalité linguistique entre les anglophones et la minorité acadienne – qui représente plus de 30% de la population –, il fait adopter la *Loi sur les langues officielles* du Nouveau-Brunswick, qui fait de celle-ci la seule province bilingue du Canada. Pour les Acadiens, le point culminant de sa réforme du système d'éducation est la création de l'Université de Moncton en 1963. Robichaud transforme aussi le système de santé et met en place une véritable administration provinciale.

Les manifestations étudiantes qui ont secoué l'Université de Moncton en 1968 et 1969, et sont relatées dans le documentaire de Michel Brault et Pierre Perrault *L'Acadie, l'Acadie!?!?*, sont porteuses des revendications d'une certaine jeunesse acadienne. Ces revendications peuvent être factuelles (gel des frais de scolarité, investissement accru dans l'éducation supérieure, exigence de services en français et reconnaissance par les anglophones du

fait français) et le discours décousu, mais la volonté de s'affirmer comme Acadien et d'inscrire l'Acadie dans les mouvements sociaux, politiques et culturels contemporains est claire. Les manifestations débordent de l'université et se cristallisent autour de la contestation du maire xénophobe de Moncton, Leonard Jones. Un petit groupe d'étudiants va même jusqu'à déposer une tête de cochon devant l'entrée de sa maison. Parallèlement, les Acadiens demandent la division du système scolaire, jusqu'alors bilingue, selon la langue.

Le Parti progressiste-conservateur de Richard Hatfield, qui prend le pouvoir en 1970, continue les réformes de Robichaud. Ainsi, en 1972, il cède aux pressions des Acadiens et sépare le système scolaire (aux niveaux primaire et secondaire) en deux entités linguistiques dans la région de Moncton. Deux ans plus tard, cette division est appliquée à l'ensemble de la province.

L'effervescence nationaliste culmine avec la fondation du Parti acadien en novembre 1972, calqué sur le modèle du Parti québécois, mais qui revendique, plutôt que l'indépendance, la création d'une province acadienne. Quelques mois plus tôt, le Congrès des francophones du Nouveau-Brunswick – 15^e convention nationale depuis la première en 1881 – avait eu lieu à Fredericton. Ce congrès, qui réunissait près de 1 000 Acadiennes et Acadiens, avait posé les jalons qui ont mené, en juin 1973 à Shippagan, à la création de la Société des Acadiens du Nouveau-Brunswick (SANB), dont le mandat est de défendre les droits des Acadiens de la province, ce qui entraîne une modification de la Société nationale des Acadiens (SNA), qui devient une fédération supra-provinciale regroupant entre autres les associations acadiennes des quatre provinces de l'Atlantique. Les temps changeant (il faut rendre compte des deux sexes dans le nom d'un organisme), la SANB deviendra la Société des Acadiens et des Acadiennes du Nouveau-Brunswick puis, en 2008, la Société de l'Acadie du Nouveau-Brunswick. La SNA, elle, deviendra en 1992 la Société nationale de l'Acadie (SNA). Quant au Parti acadien, il ne réussira jamais à s'imposer: il réalise sa meilleure performance à l'élection de 1978 alors qu'il recueille 8% du vote dans les 23 comtés où il présente des candidats, soit 4% du suffrage total.

Hatfield, qui, l'année précédente, avait obtenu du fédéral que la province ait le statut de gouvernement participant au sein de l'Agence de coopération culturelle et technique (aujourd'hui l'Organisation internationale de la francophonie), profite de l'élection pour annoncer qu'il complètera la *Loi sur les langues officielles* et créera un premier collège communautaire francophone. Le Parti acadien finira par disparaître dans l'indifférence en 1986.

Culture

À la fin des années 1960, l'Acadie voit émerger des écrivains qui veulent faire œuvre en Acadie, mais qui n'ont alors d'autre choix que d'être publiés au Québec, comme le sont Ronald Després et Antonine Maillet. Ceux-ci serviront de points de repère à la génération des années 1970. Certains écrivains ont d'ailleurs publié en 1969 dans le numéro de *Liberté* – la plus importante revue littéraire québécoise de l'époque –, consacré à l'Acadie. Mais ils sont réticents à soumettre leurs manuscrits aux maisons d'édition québécoises.

Durant l'année 1972-1973, plusieurs événements marquent le paysage culturel acadien: fondation, à l'Université de Moncton, du département d'arts visuels (ceux de musique et de théâtre suivront rapidement) et création du premier cours en littérature canadienne-française (donc autre que québécoise) donné par Marguerite Maillet; lancement du premier 45 tours d'Édith Butler; début de la carrière nationale de la Sagouine telle qu'incarnée par Viola Léger; construction du Village historique acadien dans la Péninsule acadienne; prix du Gouverneur général remis à Antonine Maillet pour son roman *Don l'Original*; création de la revue gauchiste *L'Acayen*; et, à l'été 1973, organisation du premier *frolic* acadien à Memramcook, une grande fête centrée principalement autour de la musique et qui marquera l'imaginaire populaire.

Le cinéma lui-même sert de stimulant avec la diffusion du documentaire controversé de Léonard Forest – qui vit à Montréal et travaille pour l'Office national du film –, *Un soleil pas comme ailleurs* (1972). Le film traite de la difficile situation

économique de la Péninsule acadienne sous la forme du cinéma-vérité; il met l'accent sur les manifestations populaires et est ponctué de chansons militantes de Calixte Duguay, un des premiers chansonniers acadiens. Il s'offre comme un complément à *L'Acadie, l'Acadie?!?*: ce ne sont plus les étudiants, mais les travailleurs, en particulier les travailleurs saisonniers, qui sont au centre de l'action, avec l'emblématique Mathilda Blanchard en porte-étendard de la cause.

À la même époque, la publication de *L'anti-livre* aux éditions appelées, à juste titre, «l'Étoile magannée», est en soi symbolique de la situation de l'édition et du désir de publier des jeunes créateurs acadiens. Lancé le 11 septembre 1972 à l'Université de Moncton, «l'objet», réalisé par Herménégilde Chiasson (dessins, graphisme) et par les frères Jacques (poèmes) et Gilles Savoie (photos), est intrigant: une boîte en gros carton illustrée remplie de foin (constat dérisoire sur l'état de la «culture» en Acadie) et, emballés dans de la Cellophane, des textes, illustrations et photographies sur des feuilles mobiles, un mélange de photocopies, de gravures et de tirages argentiques. Les poèmes, montés comme des affiches ou calligraphiés, traitent de l'amour, du temps et des valeurs changeantes. Les photos représentent surtout de jeunes adultes et des enfants, et expriment le plaisir de vivre. Livre d'artiste vendu à un prix variant entre 10 et 15 dollars selon les circonstances, mais surtout symbole d'une situation qui ne peut plus durer, cette «étoile magannée» symbolise aussi la perception qu'ont les artistes d'une Acadie qu'ils veulent transformer.

Les Éditions d'Acadie

On pourrait affirmer que l'institution littéraire acadienne est née en 1972 en même temps que l'édition en Acadie. De fait, entre 1972 et 2000, les écrivains acadiens ont presque toujours été publiés par des éditeurs acadiens, et durant cette période aucun écrivain acadien majeur ne l'a été en premier à l'extérieur de l'Acadie, à l'exception de Ronald Després et d'Antonine Maillet, qui ont commencé à être publiés en 1958, bien avant que l'édition acadienne n'existe.

Créées en 1972 par des professeurs de l'Université de Moncton regroupés autour de Melvin Gallant, les Éditions d'Acadie deviennent le catalyseur d'une prise de parole qui avait débuté quelques années auparavant, mais qui ne bénéficiait pas de véritable diffusion, autre que dans des dossiers de revues (en particulier ceux de *Liberté* en 1969 et de la *Revue de l'Université de Moncton* en 1972) et lors de soirées de poésie. La première génération de poètes s'y retrouvera au complet.

Les fondateurs cherchent à se doter d'une structure légale moderne qui faciliterait l'implication des membres. La société à capital-actions s'impose d'autant plus rapidement qu'elle permet de constituer un petit capital de départ: en août 1973, ce sont 17 actionnaires qui auront acheté 244 actions à 10 dollars chacune. Durant l'automne, on définit ainsi le mandat de la maison, tel qu'énoncé dans le premier catalogue paru en 1978: «Promouvoir la création littéraire en Acadie et répondre aux besoins du milieu dans tous les domaines où le livre doit jouer un rôle indispensable: histoire et civilisation acadiennes, réalités sociales et politiques, éducation, recherche» et, pour s'assurer que l'on n'exclut rien, on ajoute un «etc.», en précisant que «les Éditions d'Acadie publient en priorité du matériel acadien, sans exclure la publication d'auteurs et d'œuvres non acadiens». La maison se construit lentement à partir du bénévolat des premiers actionnaires.

Les quatre premiers recueils de poésie que publient les Éditions d'Acadie forment le quatuor fondamental de la poésie acadienne: *Cri de terre* (1972) de Raymond Guy LeBlanc, *Saisons antérieures* (1973) de Léonard Forest, *Acadie Rock* (1973) de Guy Arsenault et *Mourir à Scoudouc* (1974) d'Herménégilde Chiasson. C'est à travers eux qu'on regardera le passé, c'est à partir d'eux que l'on inventera l'avenir.

Si les formes sont différentes, les premiers recueils de ces auteurs ont en commun de nommer l'Acadie et de chercher à en préciser la réalité et les contours géographiques, culturels, sociaux et politiques. On est face à une poésie d'un pays incertain qui s'apparente à la poésie québécoise des années 1960. De plus, ces quatre poètes apportaient quelque chose de

fondamentalement nouveau: il était maintenant possible d'écrire, de publier et d'être lu à partir de l'Acadie et de rayonner dans un Québec qui demeure le principal bastion de la francophonie au Canada.

REGARD SUR RONALD DESPRÉS ET ANTONINE MAILLET

Ronald Després

Ronald Després s'inscrit d'emblée dans la poésie contemporaine avec *Silences à nourrir de sang* (Éditions d'Orphée, 1958). Sa poésie n'est pas sans rappeler Verlaine et Éluard. Habitée par la mer, sombre dans ses thèmes, elle exprime la difficulté de vivre du poète. Il est né le 7 novembre 1935 à Lewisville, communauté maintenant intégrée à Moncton. Après des études en humanités classiques aux collèges Saint-Joseph de Memramcook, l'Assomption de Moncton et Sainte-Anne de Pointe-de-l'Église (Nouvelle-Écosse), il étudie la musique et la philosophie à Paris, où il obtient une licence en philosophie (1956). Il travaille ensuite pendant un an comme journaliste au quotidien *L'Évangéline*. Il entre comme traducteur des débats à la Chambre des communes, puis devient interprète. Occupant diverses responsabilités liées à la traduction, il fait toute sa carrière dans la fonction publique fédérale à Ottawa, où il demeure toujours.

Poète lyrique, il est aussi poète social. Il traite de l'amour, du sens de la vie, des abus et, peut-être plus que tout, de l'être. Ses images naissent de la mer, mais celle-ci n'est pas le centre du poème: elle en est atmosphère, en nourrit le vocabulaire, elle est métaphore. Musicien, il place la recherche de la musicalité des vers au cœur même de sa démarche d'écriture. En 1962, il publie *Le scalpel ininterrompu* (Éditions À la page), un roman qu'il qualifie de «sotie», ce qui donne une clé pour décoder ce qui est présenté comme le journal du docteur Jan von Fries, qui se propose de «purifier le monde par la vivisection» et qui réussira à faire disparaître, avec son accord enthousiaste, toute l'humanité. La même année, il publie le recueil *Les cloisons en vertige* (Éditions Beauchemin) – dont plusieurs poèmes étaient parus

en 1961 dans le quotidien *L'Évangéline* –, et qui, comme le roman, propose une vision pessimiste du monde.

Bien accueillis au Québec, ces deux ouvrages suscitent une controverse en Acadie; ceux qui critiquent voire condamnent ces œuvres réussissent à dominer le débat. Després en sera blessé. Son dernier recueil, *Le balcon des dieux inachevés* (Éditions Garneau, 1968) semble indiquer un espoir. Les poèmes sont clairs, à la fois plus simples, plus limpides, plus sobres aussi. Vivant à l'extérieur de l'Acadie, ressentant profondément l'exil et ce qu'il perçoit être le rejet de son milieu face à ses textes, il demeure à l'écart de la mouvance littéraire acadienne, bien que les jeunes poètes le considéreront comme un pionnier. Les Éditions d'Acadie reconnaîtront son apport en publiant *Paysages en contrebande* (1974), qui regroupe un choix de poèmes de ses trois recueils, deux poèmes inédits et une étude de son œuvre.

Antonine Maillet

À l'opposé de la réception difficile qu'a connu Ronald Després, celle réservée à Antonine Maillet en fait immédiatement la porte-parole de l'Acadie. S'inspirant systématiquement de son vécu, l'auteure crée une œuvre profondément originale, enracinée dans son milieu natal et, en même temps, universelle.

Née le 10 mai 1929 à Bouctouche, Antonine Maillet obtient un baccalauréat du Collège Notre-Dame d'Acadie en 1950, une maîtrise en arts de l'Université de Moncton en 1959, une licence en lettres de l'Université de Montréal en 1962 et un doctorat en lettres de l'Université Laval en 1970 pour *Rabelais et les traditions populaires en Acadie* (Presses de l'Université Laval), qu'elle publie en 1971. Après son baccalauréat, elle entre chez les religieuses de la congrégation Notre-Dame-du-Sacré-Cœur et prend le nom de sœur Marie-Grégoire; elle quittera la congrégation au début des années 1960. Après avoir été institutrice une année à Richibouctou-Village, elle enseigne les lettres au Collège Notre-Dame d'Acadie (1954-1960), à l'Université de Moncton après la fermeture du collège (1965-1967), au Collège des Jésuites de Québec (1968-1969), à l'Université Laval (1971-1974) et à l'Université de Montréal (1974-1975).

Elle choisit de se consacrer principalement à l'écriture au début des années 1970.

Elle écrit ses premières pièces pour les élèves du Collège Notre-Dame d'Acadie, où elle enseigne. *Entr'acte* (1957) raconte l'histoire de six enfants (de 12 à 23 ans), dont le père est paralysé, et qui cherchent à sauver la maison familiale. Gentille, un peu fleur bleue, écrite en français standard, la pièce permet surtout à Maillet d'aborder le dialogue, vivant et amusant. *Poire-Âcre* (1958) annonce les principaux thèmes de son œuvre, qu'elle explore en même temps dans son premier roman, *Pointe-aux-Coques*, paru la même année. Dans la pièce, dont l'action se situe en 1900, la langue est encore standard alors que dans le roman, les dialogues font appel à cette langue qui s'imposera dans *Les Crasseux*, dix ans plus tard. Poire-Âcre, une adolescente, n'est pas sans évoquer Radi, que l'on rencontrera dans *On a mangé la dune* (Éditions Beauchemin, 1962). Elle s'oppose à son père, Camilien Maurice, marchand et maire du village de Pointe-à-Pierrot, qui tente de se faire réélire. Son adversaire, André Jean, cherche à mettre sur pied une union des cultivateurs, ce qui réduirait l'emprise de Maurice sur le village. S'apercevant qu'il risque de perdre l'élection et découvrant que Poire-Âcre et André Jean s'aiment, Maurice décide d'offrir Poire-Âcre à Jean, à la condition que celui-ci abandonne la mairie. Jean accepte, mais Poire-Âcre refuse ce marché de dupes et rompt avec Jean.

Pointe-aux-Coques (Fides, 1958, prix Champlain) met en scène une jeune institutrice, Mlle Cormier – patronyme de la mère de Maillet –, venue des « États » mais dont le père est originaire du village. L'action se déroule durant une année scolaire et est l'occasion de découvrir les habitants du village et de les accompagner dans leur quotidien et leur vécu. La jeune institutrice, narratrice du récit et dont on ne connaîtra pas le prénom, tombe amoureuse de Jean, un jeune pêcheur qui veut créer une coopérative. La fin semble annoncer leurs fiançailles alors que Jean vainc les obstacles et réussit à convaincre les pêcheurs de créer la coopérative. Avec ce roman, qui n'a rien perdu de sa fraîcheur, apparaît le pays d'Acadie et son peuple, qui seront au cœur de l'œuvre de Maillet.

Son deuxième roman, *On a mangé la dune*, lui permet d'évoquer de façon originale son enfance. Le lecteur accompagne Radi, une enfant d'une dizaine d'années – alter ego de Maillet qu'on retrouvera dans plusieurs de ses romans –, dans sa vie, ses rêves, ses inquiétudes et son imaginaire. Le roman présente pour la première fois ce qui deviendra le monde de Maillet: Bouctouche, l'Île-aux-Puces, la Dune, mais aussi les personnages Citrouille et la Catoune. Plus que l'histoire, somme toute élémentaire (18 mois dans la vie de Radi), le roman vaut pour l'atmosphère qu'il crée, mi-réaliste, mi-fantaisiste. Tout ce qui est raconté passe par la vision que Radi a du monde. La langue d'écriture est encore le français standard, légèrement enrichi d'expressions acadiennes. Mais le rythme de la phrase se rapproche de l'oral: courte, sautillante, elle est vivifiée par les verbes d'action.

Dans la pièce *Les Crasseux*, Maillet campe des personnages qu'elle développera dans ses œuvres subséquentes; elle utilise une langue inspirée par le vernaculaire acadien de sa région natale et qui caractérisera son écriture. Mise en lecture le 21 juillet 1968 par le Centre d'essai des auteurs dramatiques de Montréal, puis publiée dans la collection «Théâtre vivant» (n° 5), il faudra attendre le 23 novembre 1974 pour qu'elle soit portée à la scène par la Compagnie Jean-Duceppe dans une nouvelle version où plusieurs anecdotes sont modifiées, mais pas le sens du propos. L'intrigue se développe autour de l'opposition entre les personnages d'En-Haut et les personnages d'En-Bas. Ceux d'En-Haut veulent contraindre ceux d'En-Bas à quitter le village. Mais ces derniers ne l'entendent pas ainsi: ils résistent. Si l'intrigue est mince et ne s'appuie pas sur grand-chose, les personnages sont colorés et vivants, et plusieurs de ceux d'En-Bas reviendront dans les œuvres subséquentes de Maillet: Don l'Original, Michel-Archange, Noume, Citrouille, la Cruche, la Sainte et la Sagouine, qui a 45 ans dans cette pièce.

Deux ans plus tard, la Sagouine (mais est-ce la même?) a pris de l'âge, n'est plus mariée à Don l'Original, mais à Gapi, et est le personnage de deux textes de 15 minutes, «La mort» et «Nouël», qui sont présentés en novembre 1970 dans le cadre

de l'émission *Sans maquillage* sur les ondes de Radio-Canada Atlantique. La réaction du public est si enthousiaste que Maillet développe le personnage et écrit une série de 16 monologues, qu'elle enregistre elle-même. Le 23 juillet 1971, Leméac lance à Moncton le livre *La Sagouine*, «pièce pour une femme seule». Interprétée par Viola Léger dans une mise en scène d'Eugène Gallant pour le Théâtre Les Feux Chalins, une compagnie semi-professionnelle de Moncton, la pièce est reprise à Montréal avec la même interprète par le Théâtre du Rideau vert. *La Sagouine*, en réussissant à transposer l'âme et le parler de l'Acadie du Sud-Est dans une œuvre magistrale qui doit une bonne part de son succès à Viola Léger, crée une véritable commotion tant en Acadie qu'au Québec.

Les textes portent sur autant de thèmes: «Le métier», «La jeunesse», «Nouël», «La boune année», «La loterie», «Les prêtres», «La lune», «Les bancs d'église», «La guerre», «L'enterrement», «Le Bon Djeu est bon», «Les cartes», «Le printemps», «La résurrection», «Le recensement» et «La mort». *La Sagouine* témoigne de son monde, prenant appui sur Gapi quand elle tient des propos plus osés. Elle parle de l'oppression qu'elle subit dans la langue frappée d'ostracisme qui est la sienne et, en quelque sorte, sa parole devient exorcisme: ce sont tous les opprimés du monde qui ont ainsi accès à la parole. La forme est simple, classique, et la théâtralité minimale: le personnage s'adresse directement au public. Les monologues sont tous construits de la même façon: une phrase clé qui sert d'amorce et crée l'ambiance tout en introduisant souvent un trait d'humour; un développement qui dérive du thème en joignant anecdotes et réflexions personnelles; une conclusion légèrement morale et pimentée par un trait d'esprit, tendre ou piquant. D'un texte à l'autre, on retrouve certains personnages: Gapi, la Sainte, Don l'Original, la Bessoune, la Cruche, Noume, Sarah Bidoche, la sage-femme, les Arvunes (Irving), Séraphine, Zélica, et bien d'autres. On les retrouvera aussi bien dans ses œuvres futures qu'au Pays de la Sagouine.

Une parole toute en images, une pensée complexe sous des couleurs naïves et, surtout, cette capacité de témoigner de la vie

dans un verbe d'une beauté saisissante. Au centre des monologues se trouvent notamment la pauvreté, l'absence d'éducation et le constat qu'elle fait à l'occasion du recensement alors que les recenseurs refusent de l'inscrire comme Acadienne parce que l'Acadie n'est pas un pays. À Bouctouche, comme dans toute cette Acadie «réelle», la Sagouine apparaît comme un contrepoint à Évangéline. Curieux contrepoint tout de même: à la jeune vierge sacrifiée sur l'autel de la Déportation, née de la vision fantaisiste qu'avait un poète américain de l'Acadie, succède une vieille femme aux mœurs parfois douteuses, aux valeurs originales et pas toujours conformes aux règles de la Sainte Église, qui parle haut et fort de ce qu'elle est, et qui est déterminée à ne céder en rien sur ce qui lui paraît essentiel. De la victime explorée à la femme affirmée, tant personnellement que socialement, la Sagouine se taille une place bien à elle, tout en semblant respecter les limites de son époque. Un peu floue malgré tout, cette époque. Contée par la Sagouine, la première moitié du XX^e siècle devient une joyeuse fusion des années de crise économique (celle de 1929) et de guerres mondiales, de goélettes, de *steamers* et de cargos, dans un village qui prend des airs de centre du monde. Mais qu'importe: la Sagouine est aussi intemporelle. Les monologues deviennent ainsi la saga de ce peuple oublié, nié, confiné sur une pauvre terre en bordure de mer.

En 1972, le roman *Don l'Original* (Leméac) explore le même univers peuplé des mêmes personnages que celui des *Crasseux* et de *La Sagouine*. S'inspirant de Rabelais pour son sens du récit et de la démesure, Maillet trouve une tonalité à mi-chemin entre le conte et le roman, qu'elle utilisera dans à peu près tous ses romans. *Don l'Original* se voit couronné du prix du Gouverneur général, le plus important prix littéraire au Canada, une première pour un auteur acadien. Deux autres ouvrages complètent la production des premières années de cette décennie: *Par-derrière chez mon père* (Leméac, 1972), un recueil de doux et tendres récits fondés sur son enfance, et *L'Acadie pour quasiment rien* (Leméac, 1973), un guide touristique original par sa facture et son écriture, agrémenté des illustrations de son amie Rita Scalabrini.

La Sagouine a ouvert à Maillet les portes du Rideau vert à Montréal et elle va offrir à ce théâtre une dizaine de pièces, entre *Évangéline Deusse* en 1975 (Leméac) et *Margot la folle* en 1987 (Leméac). D'autres – principalement des adaptations et des traductions – suivront, toujours au Rideau vert. Ces pièces, si elles sont très inégales, attirent un public fidèle et nombreux.

Évangéline Deusse est sans doute la meilleure pièce de Maillet. Quatre personnes que rien ne lie se rencontrent dans un petit parc à Montréal: un vieux rabbin, un vieux Breton, un brigadier scolaire entre deux âges originaire du lac Saint-Jean et une vieille Acadienne. Toute la pièce repose sur les épaules de cette dernière, Évangéline, en exil chez un de ses enfants et loin, trop loin de son Acadie. La pièce pose la question suivante: un sapin du bord de mer peut-il être transplanté dans un autre milieu? Autrement dit, l'exil est-il supportable? Au début de la pièce, Évangéline plante ce sapin «acadien» au pied de l'arbre du petit parc, sous l'œil étonné des trois autres personnages. Ainsi naîtra la rencontre, ainsi se construira leur relation.

Toute la pièce est dans la conversation, dans ce que l'on dévoile de soi aux autres. Il y aura bien le délicat et doux rapprochement amoureux entre l'Acadienne et le beau Breton, mais c'est tout. Du brigadier, on ne saura à peu près rien. Du rabbin, on comprendra la douleur et, en même temps, la détermination à vivre et à exprimer sa joie malgré tout ce qu'il a eu à subir. Du Breton, on partagera le rêve qu'il a encore de son pays et du temps heureux de sa jeunesse alors qu'il naviguait, marin des mers du monde. Toutes les actions et à peu près toutes les scènes sont construites autour d'Évangéline et à partir d'elle: ses répliques sont tellement nombreuses que l'on a parfois l'impression d'être face à un soliloque, que les autres ne sont là que pour lui permettre de parler. Toute la richesse du texte réside dans les mots qu'elle dit, dans la façon qu'elle les dit, dans la vivacité de ses réparties et dans la vision sous-jacente du monde. Cette pièce reprend les thèmes chers à Antonine Maillet: difficulté de vivre l'exil d'autant plus qu'il est évocateur du premier exil que fut la Déportation, nécessité de faire face au destin et d'accepter de

vivre ce que l'on a à vivre, thèmes auxquels s'ajoute plus spécifiquement une réflexion sur le vieillissement.

Maillet est meilleure romancière que dramaturge, en partie parce que ses pièces reposent sur des intrigues minces et que les conflits entre les personnages sont faibles et peu approfondis. Ainsi *Gapi* (1973) et *Gapi et Sullivan* (1976), s'ils permettent de faire connaître Gapi, le mari de la Sagouine, demeurent des « jasettes » théâtralement faibles. Dans les romans, la faiblesse de l'intrigue est compensée par la qualité du style. Ainsi le roman *Mariaagélas* (1973) est largement supérieur à *La contrebandière* (1981), la pièce qui en est tirée. Alors que le roman respire l'air du large et est porteur de la force marginale de l'héroïne tout en étant habité par la recreation d'une époque plus imaginaire que réelle, la pièce est un ensemble dont on ne sait trop s'il est réaliste ou fantaisiste. Il en va de même pour les deux « versions » d'*Emmanuel à Joseph à Dâvit* (1975 pour le roman, 1978 pour la pièce), une transposition de la nativité dans le petit monde de l'Île-aux-Puces en même temps qu'une critique de la politique d'urbanisation et de la fermeture de certains villages jugés trop isolés. Le succès de toutes ces pièces doit beaucoup à la qualité des interprètes et à la vigueur de la mise en scène.

Certes, les personnages de Maillet deviennent de plus en plus des archétypes, ce qui finit par devenir lassant. Toutefois, les éléments explorés dans les premiers romans trouvent dans *Les Cordes-de-Bois* (1977) leur aboutissement et leur achèvement. Une fois de plus, ceux d'En-Bas et ceux d'En-Haut s'opposent, les premiers étant représentés principalement par la Bessoune et les seconds, par Ma-Tante-la-Veuve. Le territoire des Cordes-de-Bois n'est pas sans évoquer l'Île-aux-Puces des *Crasseux*. Dans cette saga qui couvre la première partie du XX^e siècle, ce n'est pas l'intrigue en tant que telle qui crée l'intérêt, mais la verve de la narration, la vivacité des dialogues et la sympathie que le clan des Mercenaire (la famille de la Bessoune) suscite. À cela s'ajoutent des personnages secondaires bien typés, une critique d'une certaine forme de la religion catholique, une défense des démunis et un grand éclat de rire. Ce roman « rate » le prix Goncourt par une voix, mais remporte comme

consolation le prix des Quatre jurys 1978. Maillet aura sa revanche dès l'année suivante, avec *Pélagie-la-Charrette...*

REGARD SUR LA POÉSIE ET LE ROMAN

Raymond Guy LeBlanc

Première publication des Éditions d'Acadie, *Cri de terre* de Raymond Guy LeBlanc paraît en décembre 1972. Dans la publicité, on écrit: «Avec *Cri de terre*, Raymond [Guy] LeBlanc témoigne de la renaissance culturelle d'une Acadie qui fourmille en secret et refuse de se laisser mourir.» Non seulement ce recueil de poésie est-il le premier à être publié en Acadie, mais l'auteur vit au Nouveau-Brunswick. LeBlanc devient, par le fait même, le chantre d'une poésie issue du pays, vécue dans le pays, s'inspirant du pays, s'adressant à tous ceux qui cherchent à créer une Acadie moderne qui s'affirme et s'affiche.

Né le 24 janvier 1945 à Saint-Anselme (maintenant Dieppe), Raymond Guy LeBlanc obtient un baccalauréat en Beaux-arts (1966) et une maîtrise en philosophie (1974) de l'Université de Moncton, puis entame quelques années plus tard des études doctorales qu'il ne terminera pas (1984-1986). Musicien accompli, il participe à divers groupes et accompagne au piano différents chanteurs, dont Donat Lacroix. Il travaille tantôt dans le domaine social, tantôt dans le milieu culturel, tout en assumant de façon irrégulière, à partir de 1973, des charges de cours à l'Université de Moncton. Il a été, durant plusieurs années, agent de développement pour la Société des Acadiens et des Acadiennes du Nouveau-Brunswick.

Agrémenté de dessins d'Herménégilde Chiasson, *Cri de terre* dénonce tout ce qui contribue au défaitisme, au pessimisme et à la peur de s'affirmer des Acadiens. Sa poésie prend forme dans une lutte avec l'Histoire et s'inscrit ainsi dans la lignée des poètes québécois du pays. Par la modernité de sa forme, qui s'oppose à l'écriture plus fondée sur la tradition d'Antonine Maillet, mais qui n'est pas sans rappeler la démarche de Ronald Després, ce petit recueil prouve qu'une écriture contemporaine peut

correspondre aux besoins d'un certain lectorat. Enfin, LeBlanc est le premier à inscrire son écriture dans Moncton.

Les poèmes de *Cri de terre* sont regroupés en quatre parties: «Silences», «Gestes», «Fontaines» et «Paroles». Les trois premières servent d'introduction à la quatrième; d'ailleurs, le recueil est divisé également entre ces deux blocs. L'amour ainsi que la conscience de l'autre et du monde sont abordés dans la première partie, comme si le narrateur ressentait le besoin d'explorer son intimité, ce qui le touchait de près afin de mieux saisir le manque qui l'habite. D'un poème à l'autre, il définit l'absence, la difficulté d'être, qui culmine une première fois avec l'émouvant texte éponyme, dans lequel la révolte se transforme en espoir par la simple force de la prise de parole. Puis, dans une suite de trois poèmes, il lance son «cri» en autant d'étapes. D'abord, il s'agit d'inventer l'avenir, de développer un pays dont le lecteur soupçonne qu'il est lié au destin du Québec – du moins, c'est ce qu'évoque le titre, «Projet de pays (Acadie – Québec)» –, mais le poème en lui-même est plus nuancé. Puis, le narrateur exprime son espoir dans «Petitcodiac», le texte le plus novateur du recueil, où les mots se heurtent à leur inadéquation à décrire la réalité, ce qui conduit LeBlanc à en créer d'autres, de manière à franchir la barrière de l'impuissance. Enfin, l'épilogue «Je suis Acadien» est une affirmation, à la fois tragique et porteuse de rupture, d'une volonté de surmonter tout ce qui empêche la venue de cette Acadie qu'il espère. Jamais on n'avait défini avec autant de force, de violence, le choix fondamental qui s'offrait à ce peuple.

Un silence suivra, comme si ce recueil pesait lourd sur la plume de Raymond Guy LeBlanc, qui publiera de nouveau à la fin des années 1980. Entretemps, le silence n'a été rompu que par des publications en revue et la réalisation de l'anthologie *Acadie/Expérience* avec Jean-Guy Rens. Publiée par Parti Pris en 1977, l'anthologie réunit plaintes, poèmes ainsi que chansons, et est animée d'une volonté politique qui prend position «pour une poésie acadienne» distincte de celle du Québec.

Léonard Forest

Le très beau et doux *Saisons antérieures* (Éditions d'Acadie, 1973) – qui s'intitulait d'abord *Mémoire en fête*, reprenant le titre de son documentaire consacré au séminaire de Québec (1964) –, s'inscrit dans un horizon aux couleurs d'une mer que Léonard Forest apprend à nommer. Habités par la nostalgie du pays qu'il n'habite plus, mais qui demeure sa principale source d'inspiration, les poèmes de Forest sont teintés d'un lyrisme qui s'exprime par des vers amples et imagés. Le recueil s'inscrit entre ceux de Ronald Després, d'Herménégilde Chiasson (*Mourir à Scoudouc*) et de Raymond Guy LeBlanc (*Cri de terre*). Sa poésie se distingue de celle de Després en ce qu'elle nomme spécifiquement la Déportation, chante le «pays» acadien et vibre d'espoir, tout en n'ayant pas le caractère militant des textes de Chiasson ou de LeBlanc, alors que plusieurs de ses films l'ont. Il y a beaucoup de tendresse et de douceur dans ce recueil: Forest écrit dans une langue soutenue, parfois même précieuse, hors des aspérités régionales, ce qui teinte sa poésie d'une modernité toute classique.

Léonard Forest est né le 17 janvier 1928 à Chelsea (Massachusetts) de parents acadiens. Sa famille s'installe à Moncton alors qu'il est âgé de 18 mois. Il découvre le cinéma lorsqu'il est en belles-lettres (l'équivalent de la 11^e année) à l'Université Saint-Joseph de Memramcook. En septembre 1950, il décide de ne pas faire sa Philosophie II (année terminale du baccalauréat classique) et de devenir journaliste, en particulier critique de cinéma. Mais c'est l'Office national du film qui l'intéresse: il réussit à y entrer en 1953 et à y faire carrière comme réalisateur, scénariste, monteur et producteur, travaillant sur plus de 130 productions, dont une quinzaine de réalisations, parmi lesquelles *Les aboiteaux* (1955), *Pêcheurs de Pomcoup* (1956), *Les Acadiens de la dispersion* (1968), *La noce est pas finie* (1969) et *Un soleil pas comme ailleurs* (1972). En 1983, il prend sa retraite et s'installe à Moncton, où il se consacre à des projets personnels et à l'écriture. L'Université de Moncton lui décerne un doctorat honorifique en 1992 pour son œuvre de cinéaste et de poète. En 2006, l'ONF fait paraître *L'œuvre de Léonard Forest*, un coffret de quatre DVD réunissant ses films.

Saisons antérieures regroupe des poèmes de différentes époques, dont une suite écrite en 1961-1962 lors d'un séjour d'études à Paris et certains textes publiés dans des revues québécoises. Séparées par les illustrations pleine page de François X. Chamberland, les six parties d'inégale longueur qui composent le recueil cheminent selon les préoccupations et les sentiments du narrateur. La première partie, la seule à ne pas avoir de titre, aborde un éventail de sujets: amour, pays, religion, art, temps, le tout baigné par la mer, source d'inspiration, de respiration et symbole du pays à qui il donne le nom de Lachigan, à la fois village isolé et lieu ouvert sur le monde. «Saisons antérieures» rappelle, avec une pointe de nostalgie, les saisons de l'enfance. «Pour une Amérique engloutie» se situe principalement à Montréal, où habite le poète. Parsemée de références littéraires, la suite reprend des titres d'ouvrages connus (*Le temps des hommes* de Langevin; *L'aquarium* de Godbout; *L'étoile pourpre* de Grandbois, parmi d'autres) et dont la forme semble en partie inspirée par Saint-Denys Garneau. «Et j'ai rêvé d'un grand soleil noir» aborde le thème de la mort de manière parfois légère dans une volonté de l'exorciser et se clôt sur une sévère critique de la religion qu'on lui a imposée. «Pour une sœur allégorique» est un hymne à l'Acadie, qui prend la forme d'une sœur dont il a été séparé lors de la Déportation et qu'il retrouve. En arrière-plan, un double exil qui se termine par un retour: celui de ses parents au Massachusetts et le sien, à Montréal. Enfin, «Psaumes pour un dieu préalable», une méditation sur son rapport avec dieu, connaît son dénouement dans une sévère critique de l'Église perçue comme force réactionnaire. La chute du recueil est une boutade, le critique devenant pour le poète porteur du jugement, comme Dieu l'était.

En 1979, Forest publie *Comme en Florence* (prix France-Acadie), dans lequel il épure encore davantage sa poésie. La délicatesse des sentiments et la douceur de la tonalité s'expriment dans des vers habités par une musicalité qui rappelle le classicisme. Forest ne cherche pas à s'inscrire dans les courants littéraires, il se

contente de chanter la vie en cherchant davantage à s'inspirer de ses maîtres, qu'ils soient symbolistes ou surréalistes, qu'à innover.

En 2001, les Éditions Perce-Neige rassembleront son œuvre poétique dans *Le pommier d'août*, où l'on retrouve ses deux recueils et de nombreux poèmes inédits, toujours habités par la même musicalité.

Guy Arsenault

En marge de LeBlanc et de Forest, qui appartiennent à l'élite culturelle en raison de leurs études et de leur formation, un jeune élève contestataire renvoyé de l'école secondaire, Guy Arsenault (né à Moncton le 21 février 1954), publie en 1973 *Acadie Rock*, un ensemble de poèmes écrits entre 16 et 18 ans. Premier recueil à faire du chiac – ce dialecte composé de français et d'anglais spécifique à la région de Moncton –, une langue littéraire, *Acadie Rock* a un immense impact, mais Arsenault ne réussira jamais à dépasser les meilleurs poèmes de cette époque. Il ne terminera jamais son secondaire. Avant d'être diagnostiqué schizophrène, il connaît une période durant laquelle drogues et dépression le conduiront plusieurs fois à l'hôpital.

Enrichi de dessins, de caricatures de l'auteur et d'André Arsenault, de photographies tirées de l'album familial et de collages, le recueil ressemble à un journal intime un peu brouillon, animé par la volonté d'inscrire les poèmes dans la réalité environnante. La puissance évocatrice des textes, la révolte qui les habite, l'humour qui atténue le pessimisme du propos, la présence quasi physique de Moncton – en particulier dans les trois longs poèmes («Nouvelle politique d'école», «Acadie expérience» et «Tableau de back yard») et le court texte éponyme –, font de ce petit recueil bourré de fautes, dont on ne sait pas si elles sont volontaires, un ouvrage unique dans les annales de la littérature acadienne.

«Nouvelle politique d'école» est signé «Guy Arsenault, n° 0080», un peu comme s'il témoignait de sa vie entre les murs d'une prison. Le portrait de la polyvalente est dévastateur: l'autorité y est abusive, l'enseignement se limite au bourrage de crâne, et la «machine» veut normaliser les jeunes qui y entrent.

Caricatures et dessins appuient le texte: surveillant en armure, étudiant crucifié, principal hurlant, élèves et enseignants transformés en marionnettes manipulées par l'administration. «Acadie expérience» trace le portrait de l'Acadie telle qu'il la perçoit. Davantage énumération que réflexion, Arsenault y dresse une liste d'activités, de métiers, d'entreprises, de lieux tout en mangeant son fricot et en attendant le soulèvement général par lequel les Acadiens affirmeront qui ils sont. «Tableau de back yard» fait défiler les événements marquants d'une année ordinaire avec ses fêtes, les cérémonies religieuses qui rythment les saisons, l'école, les amis et la famille. Un portrait saisissant de ce que le poète vivait dans son quartier de Parkton, à Moncton, au début des années 1970. À la suite de ce texte, une série de 14 poèmes d'inégale longueur adoptent le déroulement d'un chemin de croix – omettant deux des stations et ajoutant un prélude et une conclusion – et énumèrent tout le vécu d'Arsenault dans l'église, autour d'elle ou à cause d'elle; un brin de nostalgie habite ces textes. Quelques poèmes d'amour, joliment tournés, évocateurs de Prévert (manifestement une influence sur l'écriture d'Arsenault) et gentiment naïfs, ainsi qu'une suite de poèmes anglais complètent le recueil.

Il continue la démarche d'*Acadie Rock* dans *Y'a toutes sortes de personnes* (1989), mais la difficulté de dire, d'arracher les mots au néant semble s'accroître. Comme si le poète luttait contre le silence dans un combat qu'il sait perdu d'avance. Sa période d'écriture la plus productive demeure celle des années 1970 et, dans ce deuxième recueil comme dans *Jackpot de la pleine lune* (1997), on retrouve des poèmes inédits de cette époque; il est à peu près impossible de noter une évolution de son écriture, pas plus dans les thèmes fondamentaux que dans la façon d'écrire. Arsenault est le poète d'un unique recueil.

Herménégilde Chiasson

Quand Herménégilde Chiasson, né le 7 avril 1946 à Saint-Simon, publie *Mourir à Scoudouc* (1974), il est déjà connu. Féré d'études, il obtient un baccalauréat (concentration en arts visuels et en littérature) de l'Université de Moncton (1967) et un

second en arts visuels de Mount Allison University (1972). Suivront un diplôme d'études avancées en esthétique à l'École nationale supérieure des arts décoratifs à Paris (1977), un Master of Fine Arts au Visual Studies Workshop de l'University of New York à Rochester (1981) et un doctorat sur la photographie américaine après 1950, à l'Université de Paris I (1983). Ses études se déroulent en même temps que de nombreuses activités professionnelles dans des domaines diversifiés: enseignant au secondaire, rédacteur reporter puis chercheur, réalisateur à Radio-Canada Acadie ainsi que, à partir de 1973, chargé de cours à l'Université de Moncton. Mais ce sont ses nombreuses créations en arts visuels, en littérature, au cinéma et en théâtre qui, dès la fin des années 1970, constituent l'essentiel de son travail. Sa nomination comme lieutenant-gouverneur du Nouveau-Brunswick de 2003 à 2009 exprime tout le respect qu'il suscite et toute l'importance que l'on accorde à son œuvre.

Placé sous le signe de la mort rédemptrice, *Mourir à Scoudouc* met en place les grands thèmes de l'œuvre du poète: opposition entre modernité et folklorisation, angoisse face au destin, affirmation de l'identité acadienne, lutte contre l'assimilation, présence du pays physique dont il cherche à définir les contours, les frontières. La poésie prenante, dense et lourde de sens de Chiasson, cette poésie du bout du monde, a l'effet d'un révélateur. L'un des thèmes récurrents de Chiasson est cette volonté de donner à l'Acadie une réalité géographique, et qui le place en opposition, dès le début, avec l'idée que «l'Acadie est là où il y a un Acadien» et avec celle que tous ceux et celles qui ont un vague sang acadien sont Acadiens, notions que l'on retrouve par exemple dans la chanson «Grand Pré» d'Angèle Arsenault et dans certaines prises de parole d'Antonine Maillet. Dès lors, Chiasson se fait le «témoin» de l'Acadie, concept qu'il opposera aux artistes acadiens vivant au Québec, qu'il considère coupés de la «terre brûlée» qu'est l'Acadie, terre qu'il faut assumer en l'habitant, unique moyen de «naître à une autre Acadie» au passé marqué par la Déportation de 1755 durant laquelle les habitations des Acadiens ont été brûlées. Alors que Raymond

Guy LeBlanc crie, que Léonard Forest médite, Chiasson réfléchit et attaque.

Mourir à Scoudouc est divisé en cinq parties séparées par des photos soit prises par l'auteur (du moins c'est ce qu'on peut supposer), soit qui le mettent en vedette. Les deux poèmes d'«À» servent d'introduction en présentant le poète déchiré, puis en dédiant le recueil à une litanie de gens anonymes et à des éléments naturels qui caractérisent son environnement. Dérision, affirmation du *je*, envolée lyrique aussitôt étouffée, passage de la poésie à la prose: Chiasson étale ses cartes avec force et détermination. La photo qui précède «Entre la saison» donne la clé de la section: une femme et Chiasson s'embrassent, manifestement amoureux. Si les premiers poèmes traitent de la relation amoureuse avec une femme, l'Acadie s'introduit dans les textes suivants: l'amour est-il possible en l'absence de pays? «Acadie mon trop bel amour» tente de répondre à la question. Partie centrale au recueil, elle s'ouvre sur le doux et touchant poème «Eugénie Melanson». En visite au Musée acadien, Chiasson s'arrête devant la photo encadrée de cette jeune femme. Il lui imagine une vie, l'élargit en énumérant des artéfacts qui l'entourent et de là lui avoue son amour, à elle qui représente le passé de l'Acadie tandis qu'il espère en être le futur. Il y exprime tout son attachement pour cette Acadie, centre des poèmes suivants. Cette suite s'ouvre sur un texte qui prend la forme d'un questionnaire, qui porte sur la survivance ou la mort prochaine de l'Acadie et propose un choix de réponses (oui, non, indécis, autre). Chiasson répond indirectement aux questions dans les textes qui suivent, dont les titres nomment les couleurs du drapeau acadien, auxquelles il ajoute le noir. Le «bleu» pour la mer, mais aussi la domination de l'Anglais, le «blanc» pour la neige et l'isolement, le «rouge» pour la Déportation et pour le refuge qu'est la mer, le «jaune» pour l'humiliation et pour un soleil qui disparaît, le «noir» pour la fin. Toute cette section est pessimiste, mais en même temps l'expression d'une volonté de lutter, tandis que le dernier poème, «Le cœur en acier», laisse planer l'ambiguïté, un peu comme la photo qui présente cette section: une cour de ferme qui semble abandonnée; mais l'est-elle? La photo

qui accompagne la section « Mourir à Scoudouc » complète la première partie. Au départ, un chemin droit enneigé entre deux rangées d'épinettes. Au milieu du chemin, un homme de dos qui semble regarder droit devant lui. Scoudouc, nom dérivé du micmac (les Micmacs étaient les alliés traditionnels des Acadiens avant la Déportation), est un petit village entre Moncton et Shédiac. Le narrateur sort de sa voiture dans la campagne qui entoure le village, creuse un trou, se couche dedans et se recouvre d'herbe. Puis il émerge, retourne dans la voiture en se demandant si ce siècle ne sera pas le dernier, tout en décidant de témoigner. L'expérience est initiatique: il meurt à une certaine Acadie et renaît à une autre qu'il lui restera à définir, à habiter, même si, pour l'heure, il ne sait trop comment. La dernière phrase de ce poème en prose se termine sur un murmure, comme en témoigne le lettrage, qui diminue pour n'être à la fin qu'une ligne minuscule. La dernière section du recueil, « La maison du silence », fait d'abord l'inventaire de ce qu'est l'Acadie pour lui, en un abécédaire qui se termine par « j » alors que dans un second poème il nomme certains des éléments d'un logement qui pourrait être le sien. La photo montre un personnage à l'extérieur qui regarde par la fenêtre d'une vieille maison. Il reste à l'habiter, tout comme il faut habiter le pays.

Rapport sur l'état de mes illusions (1976) est un recueil beaucoup plus pessimiste mais toujours porté par un impossible espoir. Il laisse place à la rage, à la colère. Les illustrations occupent la page de gauche et les textes leur font écho. L'ensemble dégage une impression brouillonne, accentuée par la typographie, qui reprend le caractère d'une machine à écrire et reproduit les nombreuses fautes d'orthographe. Chiasson critique l'immobilisme acadien et dénonce la folklorisation de sa société dans des textes en prose (poèmes, essais, récits, énumérations) en lien, en réaction ou en parallèle avec les illustrations qui dessinent un portrait critique de la société. Les illusions ont disparu, laissant un espace vide que le poète n'a pas encore les moyens d'habiter. Chiasson reviendra à la poésie en 1986. Entretemps, il aura obtenu son doctorat, commencé sa carrière

de cinéaste, écrit plusieurs pièces, en particulier pour le théâtre l'Escaouette, et exposé ses tableaux à de nombreuses reprises.

Louis Haché

Quand il publie *Charmante Miscou*, son premier ouvrage, en 1974, Louis Haché a 50 ans. Cette entrée tardive en littérature peut s'expliquer en partie par l'absence de maisons d'édition en Acadie: Haché avait depuis longtemps le désir d'écrire et avait différents projets en cours, mais encore fallait-il que quelqu'un en veuille. Il deviendra l'un des auteurs vedettes des Éditions d'Acadie.

Né le 3 mai 1924 à Saint-Isidore, Haché obtient un baccalauréat en arts du Collège de Bathurst, un baccalauréat en éducation de l'Université Saint-Joseph, puis une maîtrise en études françaises de l'Université Laval (1959). Après avoir été instituteur dans différentes écoles publiques (dont celle de Miscou) durant dix ans, il devient professeur à l'École normale de Fredericton puis, lorsque l'institution y est transférée en 1968, à l'Université de Moncton. En 1973, il devient traducteur-réviseur au Bureau de traduction du Nouveau-Brunswick à Fredericton. Il prend sa retraite en 1984. Il vit à Moncton depuis 1991.

Pas tout à fait un roman ni un recueil de nouvelles ou de contes, *Charmante Miscou* invite le lecteur à découvrir le passé de cette île située au bout de la Péninsule acadienne, dans le golfe du Saint-Laurent. Les textes sont autonomes, mais les personnages partagent des valeurs communes, ce qui donne une unité à l'ensemble. La préoccupation de l'auteur est de rendre justice à l'histoire des gens ordinaires. Le style est classique et c'est uniquement dans les dialogues qu'on trouve des marques d'oralité.

Plus ambitieux, *Adieu, p'tit Chipagan* (1979) comprend un court roman suivi de quatre nouvelles. L'action se passe vers 1785, donc au tout début de la colonisation de la Péninsule acadienne, et met en scène deux familles: celles d'Alexis Landry et de l'Écossais John Campbell. En arrière-plan, les séquelles de la Déportation, les craintes de se voir déporter de nouveau et le rejet de l'autre qui n'est pas semblable à soi. Une histoire d'amour entre le fils de l'Acadien et la fille de l'Écossais – qui finira

tragiquement – pose le problème de la nécessaire réconciliation entre les deux nations. Le travail sur la transcription écrite de la langue orale est remarquable et l’ouvrage est accompagné d’un glossaire des acadianismes. Ce roman est le premier récipiendaire du prix France-Acadie, que vient de fonder l’association française Les Amitiés acadiennes, dont le siège social est à Paris.

Avec ses deux premières œuvres, Haché ouvre la voie aux fort nombreux romans historiques qui suivront, qu’ils soient de lui ou d’autres.

Régis Brun

Publié par Victor-Lévy Beaulieu pour les Éditions du Jour en 1974, le roman *La Mariecommo* de Régis Brun pourrait être une Sagouine anticonformiste, sorcière de surcroît et amateur de messes noires dites par son complice Gros Pied. Comme Maillet, Brun s’est inspiré de personnes réelles, dont une Marie Comeau qui a vécu de 1838 à 1910.

Né en 1937 à Cap-Pelé, Régis Brun obtient un baccalauréat en histoire de l’Université de Moncton, en 1970. Il se rend ensuite à Londres, où il étudie l’archivistique. Il obtient une maîtrise en histoire de l’Université de Moncton en 1988. Il a travaillé à différents projets, souvent liés aux sociétés historiques acadiennes et au Centre d’études acadiennes. Brun a publié de nombreux articles et ouvrages sur l’histoire acadienne. Il décède le 14 juillet 2015.

Écrit dans la langue vernaculaire de la région de Cap-Pelé en utilisant un code qui rend compte de la prononciation (il faut le lire à haute voix), *La Mariecommo* est un assemblage de contes et d’histoires plutôt qu’un roman. Lors d’une soirée chez la Grosse Zelda, on fête et l’on se raconte, différents personnages prenant la parole à tour de rôle. Il en ressort un portrait saisissant du «petit» peuple de Lés Borgitte au tournant du XX^e siècle, une modeste communauté qui défend son mode de vie contre les assauts des habitants du Village-de-l’Église, les bien nantis. Pour faciliter la compréhension, un «petit lexique» complète l’ouvrage. Le Théâtre populaire d’Acadie l’adapte à la scène en 1980.

Cap-Lumière (1986) raconte le passage de l’enfance à la fin de

l'adolescence de Mathias, un garçon qui n'aime pas la pêche, mais qui aime les livres. Nous sommes dans les années 1950, dans un village de bord de mer. Contrairement à *La Mariecommo*, la langue populaire n'est présente que dans les dialogues sans que l'auteur tente de la transcrire phonétiquement. Le récit est linéaire et habité par une douce nostalgie. Manifestement, Brun s'est inspiré de sa propre enfance pour raconter les petites aventures de Mathias et décrire la vie quotidienne de l'époque.

Claude Le Bouthillier

Claude Le Bouthillier maniait la plume comme d'autres les armes. L'écriture, qu'elle soit romanesque ou poétique, était pour lui l'occasion de défendre ses idées et sa vision de l'Acadie. C'est ce qui donne une pulsion à ses textes et un sens à l'ensemble de son œuvre.

Né le 30 juin 1946 à Bas-Caraquet, Claude Le Bouthillier obtient un baccalauréat en arts du Collège de Bathurst (1966), une maîtrise en psychologie de l'Université de Moncton (1971) et fera sa scolarité de doctorat en psychologie sociale à l'Université Paris Nanterre (1982). Il travaille comme psychologue, tour à tour en milieu scolaire et universitaire, puis en clinique et en bureau privé. Il vit et travaille au Québec pendant quelques années, avant de revenir dans la Péninsule acadienne. Il est décédé à Caraquet le 2 mars 2016 des suites d'un cancer.

Son premier roman, *L'Acadien reprend son pays* (1977), donne le ton de son œuvre. Nous sommes dans un proche futur. Le Québec est indépendant et une cellule révolutionnaire acadienne a décidé d'enlever le pape Jos premier pour qu'éclate au grand jour la situation des Acadiens et celle du monde, qui est au bord d'une guerre totale. Construit sur le mode du thriller, mais avec beaucoup de naïveté, le roman comporte de multiples péripéties, toutes agrémentées de réflexions sur la société acadienne, ce qui alourdit l'ouvrage: la thèse est plus importante que l'intrigue. L'enlèvement réussit néanmoins: le pape comprend la motivation des «terroristes» et prononce un discours relayé partout sur la planète qui mènera à l'instauration d'un ordre

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	7
Avant-propos.....	9
1. 1972 à 1978: un cri de terre en Acadie.....	15
Introduction	15
Culture	17
Les Éditions d'Acadie.....	18
Regard sur Ronald Després et Antonine Maillet	20
Ronald Després.....	20
Antonine Maillet.....	21
Regard sur la poésie et le roman.....	28
Raymond Guy LeBlanc.....	28
Léonard Forest.....	30
Guy Arsenault.....	32
Herménégilde Chiasson	33
Louis Haché	37
Régis Brun.....	38
Claude Le Bouthillier.....	39
Regard sur la littérature pour la jeunesse.....	40
Le lent développement de la littérature pour la jeunesse	40
Melvin Gallant.....	40
Jean Péronnet	42
Regard sur le théâtre	43
Les débuts du théâtre professionnel:	
Le Théâtre populaire d'Acadie	43
Laval Goupil.....	45

Jules Boudreau	46
Germaine Comeau.....	49
2. 1978 à 1991: l'Acadie à l'heure de la parole	51
Introduction	51
Culture	54
Regard sur la poésie.....	57
Herménégilde Chiasson	57
Ulysse Landry.....	58
Dyane Léger	59
Gérald Leblanc.....	60
Rose Després	64
Daniel Dugas.....	65
Roméo Savoie.....	66
Autres poètes	68
Regard sur le roman et la nouvelle.....	71
Antonine Maillet.....	71
Louis Haché	73
Claude Le Bouthillier.....	74
Jacques Savoie.....	75
Laurier Melanson	77
Melvin Gallant.....	79
France Daigle.....	79
Germaine Comeau.....	83
Monique Roy	83
Christiane Saint-Pierre.....	84
Regard sur la littérature jeunesse.....	86
Melvin Gallant	86
Jean Péronnet	86
Réjean Aucoin et Jean-Claude Tremblay	87
Denise Paquette.....	88
Diane Carmel Léger.....	88
Regard sur le théâtre	89
Le développement du théâtre professionnel.....	89
Jules Boudreau	95
Laval Goupil.....	96
Herménégilde Chiasson	98
Gracia Couturier	102
Les autres auteurs de théâtre	103

3. 1991 à 2000: diversification de la prise de parole	107
Introduction	107
Culture	110
La relance de Perce-Neige.....	112
La faillite des Éditions d'Acadie.....	113
Les autres maisons d'édition	114
Regard sur la poésie.....	115
Herménégilde Chiasson	115
Raymond Guy LeBlanc.....	118
Rino Morin Rossignol.....	119
Dyane Léger	121
Gérald Leblanc.....	123
Roméo Savoie.....	125
Rose Després	127
Daniel Dugas.....	129
Martin Pître.....	130
Serge Patrice Thibodeau.....	131
Fredric Gary Comeau.....	135
Hélène Harbec.....	138
Martine L. Jacquot	139
Ulysse Landry.....	141
Marc Arseneau	141
Mario Thériault.....	143
Judith Hamel.....	144
Christian Brun	145
Éric Cormier.....	146
Christian Roy.....	147
Regard sur le roman et la nouvelle.....	148
Antonine Maillet.....	148
Louis Haché	150
Claude Le Bouthillier.....	151
Jacques Savoie.....	151
France Daigle.....	154
Martine L. Jacquot	158
Edmond L. Landry	159
Jean Babineau.....	161
Charles Pelletier.....	163
Jacques P. Ouellet	164
Évelyne Foëx.....	166

Martin Pître.....	167
Ulysse Landry.....	168
Gérald Leblanc.....	169
Mario Thériault.....	170
Gracia Couturier	171
Hélène Harbec.....	172
Rino Morin Rossignol.....	173
Regard sur la littérature pour la jeunesse.....	173
Les Éditions d'Acadie et Bouton d'or Acadie	173
Jacques Savoie.....	174
Anne-Marie Sirois	178
Autres ouvrages pour la jeunesse	179
Regard sur le théâtre	180
TPA: le répertoire plutôt que la création	180
Théâtre l'Escaouette: cap sur la création	185
Herménégilde Chiasson	189
Le collectif Moncton-Sable.....	194
France Daigle.....	194
Laval Goupil.....	196
4. 2000 à 2012: réorganisation et diffusion	199
Introduction	199
Culture	202
Regard sur la poésie.....	204
Herménégilde Chiasson	204
Gérald Leblanc.....	207
Raymond Guy LeBlanc.....	210
Roméo Savoie.....	211
Rose Després	212
Daniel H. Dugas.....	212
Rino Morin Rossignol.....	215
Serge Patrice Thibodeau.....	216
Fredric Gary Comeau.....	219
Hélène Harbec.....	221
Christian Brun	222
Éric Cormier.....	223
Christian Roy.....	224
Ronald Léger	226
Paul Bossé.....	227
Jean-Philippe Raïche	229

Sarah Marylou Brideau	231
Geneviève Lévesque.....	232
Georgette LeBlanc	234
Brigitte Harrison	235
La relève en poésie.....	237
Regard sur le roman et la nouvelle.....	240
Antonine Maillet.....	240
Louis Haché	242
Claude Le Bouthillier.....	244
Jacques Savoie.....	246
Melvin Gallant.....	249
France Daigle.....	251
Hélène Harbec.....	254
Germaine Comeau.....	255
Monique Roy	256
Martine L. Jacquot	258
Edmond L. Landry	259
Jean Babineau.....	261
Gracia Couturier	261
Camilien Roy	262
Françoise Enguehard	264
Jules Boudreau	265
Guildor Michaud.....	267
Jocelyne Mallet-Parent	270
Lison Beaulieu	273
Anne-Marie Couturier	274
Roméo Savoie.....	277
Regard sur la littérature jeunesse.....	277
Introduction: Bouton d'or Acadie et les autres maisons.....	277
Melvin Gallant.....	278
Denise Paquette.....	279
Anne-Marie Sirois	282
Diane Carmel Léger.....	283
Marguerite Maillet.....	286
Judith Hamel.....	290
Nicole Daigle	292
Sophie Bérubé.....	294
Édith Bourget.....	295
Marie-France Comeau.....	301
Denis M. Boucher	303

Des auteurs «grand public»	
qui s'aventurent en littérature jeunesse.....	307
Serge Patrice Thibodeau	307
Herménégilde Chiasson	308
Françoise Enguehard	309
Léonard Forest.....	310
Edmond L. Landry	311
Évelyne Foëx.....	312
Chenelière éducation: littérature et pédagogie.....	312
Regard sur le théâtre	315
Théâtre populaire d'Acadie (TPA): intervenir dans le milieu	315
Théâtre l'Escaouette: développer des auteurs.....	317
Moncton-Sable	319
Paul Bossé	319
France Daigle	321
Autres pièces de Moncton-Sable.....	321
Herménégilde Chiasson	322
Emma Haché.....	325
Marcel-Romain Thériault.....	329
Mélanie Léger.....	332
Mathieu Chouinard.....	334
Jean Babineau.....	337
Autres compagnies et auteurs	337
Le Pays de la Sagouine	338
5. Conclusion.....	345
Bibliographie des œuvres présentées.....	349
Bibliographie des sources	375
Essais	375
Histoire de l'Acadie	376
Articles arbitrés (les ouvrages dans lesquels mes textes publiés font partie de mes sources).....	377
Index.....	379

Regard sur la littérature acadienne (1972-2012) est le premier ouvrage à se pencher sur l'ensemble des œuvres littéraires acadiennes publiées dans les quarante ans qui ont suivi la fondation des Éditions d'Acadie en 1972.

Découpé en quatre parties chronologiques, il propose un regard éclairé sur les auteurs et la production romanesque, poétique, théâtrale et jeunesse de la période. Chaque partie comporte une introduction sociohistorique et culturelle qui permet de mettre les œuvres en contexte. Formant un diptyque avec *Paroles d'Acadie*, l'ouvrage témoigne du développement et de la grande richesse de la littérature acadienne contemporaine.

Écrit dans le style direct et facile d'accès caractéristique de Lonergan, ce livre est une invitation à l'aventure :

« Comme je suis un journaliste plus qu'un universitaire, j'ai eu l'idée de vous inviter à m'accompagner dans ce voyage, qui, je l'espère, vous fera découvrir des auteurs et des œuvres. »

Regard sur la littérature acadienne (1972-2012) s'adresse à tous les passionnés de culture et de littérature : curieux, étudiants, enseignants, professeurs et historiens.

DAVID LONERGAN a écrit plus de mille critiques pendant sa carrière de chroniqueur culturel au quotidien *L'Acadie Nouvelle*. Il a publié une douzaine d'ouvrages, dont *Tintamarre : Chroniques de littérature dans l'Acadie d'aujourd'hui*, qui a reçu le prix Antonine-Maillet-Acadie Vie.